



Le Monde

UNIQUEMENT EN FRANCE METROPOLITAINE

Vendredi 9 juillet 2010 - 66^e année - N°20359 - 1,40 € - France métropolitaine - www.lemonde.fr

Fondateur : Hubert Beuve-Méry - Directeur : Eric Fottorino

Affaire Woerth : l'Elysée contre-attaque après de nouveaux rebondissements

▶ L'ex-comptable des Bettencourt revient sur ses déclarations à Mediapart. **P. 11**

▶ Attendu, le rapport de l'inspection générale des finances est déjà contesté. **P. 10**

▶ François Fillon en première ligne pour organiser la contre-attaque du gouvernement. **P. 10**

▶ Haro sur les médias en ligne : l'offensive des ministres pour défendre Eric Woerth. **P. 10**

▶ Comment une affaire de famille est devenue une affaire d'Etat : récit. **P. 16-17**

Le feuilleton de l'affaire Woerth-Bettencourt, qui domine la vie politique française depuis deux semaines, a connu, jeudi 8 juillet, un nouveau rebondissement. Selon nos informations, l'ex-comptable de Liliane Bettencourt, Claire

Thibout, est revenue, mercredi, devant les policiers, sur une partie des propos que lui avait prêtés le site Mediapart la veille. Elle conteste en particulier l'exactitude des propos qui mettaient en cause le président de la République comme bénéficiaire

des largesses de M^{me} Bettencourt. La rédaction de Mediapart maintient, pour sa part, sa version.

Face à la série de révélations de ces derniers jours, l'Elysée a commencé à organiser sa contre-attaque. Au-delà de la défen-

se d'Eric Woerth, le ministre du travail au centre des allégations de conflits d'intérêts, elle s'articule autour d'une offensive contre les médias en général et les sites d'information sur Internet en particulier. Le premier ministre, François Fillon, a réu-

ni mercredi les parlementaires de la majorité et a sonné la charge contre les « imprécateurs ».

Le Monde revient par ailleurs, dans un récit, sur la genèse d'un conflit de famille, devenu une affaire d'Etat. ■

« Le Monde des livres » Découvrir Victor Serge



▶ Les chroniques publiées dans « La Wallonie » par l'auteur de « S'il est minuit dans le siècle » viennent de paraître sous le titre « Retour à l'Ouest ».

▶ Rencontre avec l'historien d'art Jean-François Chevrier. **Supplément**

Sam Pitroda : l'innovation et le partage des richesses en Inde



Dans un entretien au « Monde », le ministre indien chargé de l'information et de l'innovation explique comment son gouvernement compte tirer parti des nouvelles technologies pour accélérer le développement du pays. « Les cerveaux travaillent trop à résoudre les problèmes de riches », dit-il. **Page 13**



P. GAILLARDIN/PICTURETANK

Crise politique, crise de confiance

Comment une sombre affaire de famille peut-elle déboucher sur une crise politique majeure ? Comment les écoutes clandestines d'un majordome au domicile de sa fortunée patronne, intrusion plus que discutable dans « la vie des autres », peuvent-elle ébranler le sommet de l'Etat ? Depuis que les révélations s'accumulent sur les largesses supposées de M^{me} Bettencourt en faveur de nos dirigeants et sur les tolérances fiscales obtenues en retour par la milliardaire, la France vit à l'heure du soupçon.

Pour laver l'affront, Nicolas Sarkozy pratique le déni et l'attaque. A les entendre, lui et son premier ministre, il ne s'est rien passé de répréhensible. Eric Woerth n'a pas une tête de fraudeur, et le président, avant d'occuper les

plus hautes fonctions, n'a jamais mangé de ce pain-là qui s'offre au dîner et en liquide, sous forme d'enveloppes. On voudrait bien sûr le croire. Voilà pour le déni. Quant à l'attaque, elle est tristement classique : la presse serait la mère de tous les maux, le thermomètre qu'il faut briser quand il annonce la fièvre. Parler de « méthodes fascistes » à propos du site d'information Mediapart, voilà une riposte excessive qui résonne comme un aveu d'impuissance.

Editorial

Eric Fottorino

Ce ne sont pas les journaux qui ont fait un chèque de 30 millions d'euros à M^{me} Bettencourt au titre du bouclier fiscal, lequel revient comme un boomerang au visage de ses promoteurs. Ce ne sont pas

d'avantage les médias qui, suivant un obscur agenda dicté par l'opposition, voudraient faire trébucher la réforme des retraites en ciblant le ministre du travail. Des questions sont posées. Il faut y répondre. Mais comment ?

Cette affaire Woerth-Bettencourt a inoculé un insidieux poison dans les veines de la République. A l'évidence, les preuves de toutes les accusations portées seront difficiles voire impossibles à réunir. L'issue judiciaire s'annonce incertaine et sans doute décevante pour la vérité. Mais le mal est fait : face au doute, la seule réponse efficace est la confiance. Or la confiance n'existe plus. Certains diront qu'elle s'est fissurée dès le premier soir d'une victoire fêlée dans les fastes du Fouquet's, ou les jours suivants à bord du Paloma généreusement prêté par Vincent Bolloré. Sarkozy

meilleur ami des riches et des puissants. L'image s'est installée. L'élu du CAC 40 et de la banlieue a oublié les plus modestes en cours de route, comme l'ont montré les récentes régionales, qu'il croit n'avoir pas perdues – toujours le déni. Mardi, sans bruit, le gouvernement a coupé dans les dépenses sociales de l'Etat, en matière d'aide au logement et à l'emploi. Le président montre son vrai visage en conduisant une politique pour les plus aisés, sans jamais convaincre du contraire par ses actes.

Si la confiance a déserté le pouvoir, elle n'a pas pour autant renforcé une opposition qui se montre d'ailleurs assez molle dans ses attaques. C'est que le danger est ailleurs. Dans l'expression par l'opinion d'un « tous pourris », dont peuvent mourir, si l'on n'y prend garde, les démocraties. ■

Contre-enquête Le low cost aérien est-il vraiment moins cher ?

- ▶ Quelles sont les astuces des compagnies low cost pour afficher des prix bas ?
- ▶ Comment imposent-elles leurs conditions ?
- ▶ Ces compagnies sont-elles avantagées par les chambres de commerce, les régions et les municipalités ? **Pages 22 et 23**

Le regard de Plantu

Burqa : « La République se vit à visage découvert » (Michèle Alliot-Marie)



Réchauffement : le GIEC lavé de tout soupçon

Deux rapports, l'un néerlandais, l'autre britannique, montrent qu'aucune erreur significative n'a été commise par le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC). Tout en formulant plusieurs critiques à l'encontre de ces climatologues, les travaux de l'Agence néerlandaise d'évaluation de l'environnement (PBL) et ceux de l'équipe dirigée par Sir Muir Russell, ancien doyen de l'université de Glasgow, attestent la rigueur et l'honnêteté scientifiques des chercheurs du GIEC. Ces enquêtes indépendantes pourraient mettre un terme au « climatogate » qui, ces derniers mois, a enflammé la blogosphère. **Page 4**

« Mes bien chers frères... »

Patrick Lelong

PETIT DICTIONNAIRE ÉNERVÉ DE LA FRANCAÏONNERIE

les Editions de l'Opportun



UK price £1.50



Charles Saatchi vient d'offrir à l'Etat britannique pour plus de 30 millions d'euros d'œuvres d'art. Nouveau coup d'éclat d'un collectionneur atypique ? L'art et la manière Saatchi

Le 1^{er} juillet, le collectionneur britannique Charles Saatchi, l'un des plus influents dans le champ de l'art actuel, a annoncé qu'il donne au Royaume-Uni plus de 200 œuvres et la Saatchi Gallery, sa fondation, créée en 1985. L'ensemble serait dénommé Museum of Contemporary Art, London (MOCA London).

La valeur globale des œuvres données s'élèverait à plus de 25 millions de livres (30 millions d'euros). Le lieu serait celui qu'occupe actuellement la Saatchi Gallery, bâtiment néoclassique, Duke of York Square, dans Chelsea. Le propriétaire des murs, le groupe immobilier Cadogan Estate, s'est dit favorable à cette solution « pour les années à venir ».

L'entrée resterait gratuite et des partenariats seraient développés avec des entreprises de taille : Crédit Suisse, Deutsche Bank, Google, Jaguar, Microsoft, Samsung et Vodafone – toutes sont citées dans le communiqué. « Le personnel et les autres coûts de fonctionnement seront entièrement pris en charge par ces sources de revenus. »

Le système proposé est du genre mixte. La donation se diviserait en deux : une collection permanente de pièces jugées importantes, et d'autre part « de nombreuses œuvres que le musée pourra exploiter d'un point de vue commercial afin d'acquérir de nouvelles œuvres avec les revenus qu'il pourra en tirer ». Le MOCA London disposerait donc d'un fonds de roulement d'œuvres à revendre au gré des opportunités. La collection du musée serait adossée à ce « stock » renouvelable. On suppose que les meilleures œuvres acquises rejoindraient la collection permanente.

Le système est proche de celui que pratiquent les musées nord-américains et ignore le principe français selon lequel rien de ce qui appartient aux collections publiques ne peut plus être revendu.

Ce fonctionnement, la Saatchi Gallery le connaît parfaitement car c'est celui de son fondateur, archétype du collectionneur prescripteur qui connaît les médias aussi bien que les artistes. Car Charles Saatchi est, d'abord, un homme de pub. Né à Bagdad en 1943, fils du directeur d'une usine de textile, il grandit à Londres. A 27 ans, il fonde avec son frère une agence de publicité devenue l'une des plus importantes au monde. En 1979, il met son savoir-faire au



« Chinese Offspring », de Zhang Dali, à la Saatchi Gallery en 2008. DAVID LEVENE / « THE GUARDIAN »

service de Margaret Thatcher. La campagne brutale qu'il réalise pour elle a tant compté dans le succès électoral de la « Dame de fer », que l'on a souvent dit qu'elle devait à Saatchi son entrée à Downing Street.

En 1979, il est déjà collectionneur. Dès 1970, il réalise son premier achat, un dessin du minimaliste new-yorkais, Sol LeWitt. En 1985, il possède plus de 500 pièces, toutes relevant du minimalisme : rigueur et austérité. Cette année 1985 ouvre la première Saatchi Gallery à Londres, Boundary Road : une usine convertie en espace d'exposition blanc de 30 000 m². L'exposition inaugurale réunit Donald Judd, Brice Marden, Cy Twombly et Andy Warhol. Ce sont des noms familiers des amateurs – et bien plus pour Warhol –, mais des œuvres très contradictoires

entre elles. Le ton est donné, éclectisme et célébrité.

En 1986, confirmation : Richard Serra et Anselm Kiefer se côtoient. Pas de ligne esthétique décidée

« L'important, c'est d'avoir les pièces qui feront la meilleure exposition. Donc, en ce sens, il vaut mieux ne pas penser à l'argent »

Charles Saatchi

ment. Et pas plus aujourd'hui, ce que confirme l'exposition « Newspeak : British Art Now » (*Le Monde* du 26 juin) : toutes sortes de styles y voisinent dans une indifférence

bien élevée. « Newspeak » confirme surtout la caractéristique majeure de l'homme : sa passion pour la nouveauté. Sur ce point, même les marchands qu'il « grille » admettent son sens de la découverte. En 1987, il présente dans *New York Art Now* un nommé Jeff Koons, dont les œuvres n'ont alors pas encore traversé l'Atlantique. En 1992, il montre les Young British Artists (YBA).

Coup de maître : Damien Hirst, Marc Quinn ou Jenny Saville y figurent. Ce sont alors des débutants, juste sortis des écoles d'art du royaume. On connaît la suite : en 1997, à la Royal Academy, « Sensation », une production Saatchi, est l'exposition la plus commentée de l'année dans le monde. Le fracas est immense, grâce aux frères Chapman, à Tracey Emin et aux animaux tronçonnés que Damien

Hirst place dans des cuves de formol transparentes.

300 000 visiteurs voient « Sensation », qui voyage à Berlin et à Brooklyn, en 1999, où le scandale est encore plus bruyant. Le maire de New York, Rudy Giuliani, dénonce l'immoralité de plusieurs œuvres et parachève le succès des YBA. Formidable coup de pub international pour Saatchi ? Evidemment. Coup financier aussi : on a beaucoup glosé alors sur ses liens avec la maison de ventes Christie's et le jeu spéculatif auquel ils se seraient livrés : je découvre, j'achète bon marché, j'expose, je vante, tu vends, on partage les gains...

Tout cela se fait au niveau médiatique mondial, avec des investissements à proportion – et des profits aussi. C'est la marque de fabrique Saatchi : agir et faire savoir sont inséparables. Car faire savoir, c'est susciter modes et désirs. Toute nouvelle « révélation » est orchestrée avec un art très sûr de la rumeur et de l'image.

Dans l'un des très rares entretiens qu'il ait accordés, au *Guardian* en 2006, Charles Saatchi s'expliquait : « J'aime montrer. J'achète toujours de l'art avec l'idée que je vais le montrer. (...) Je ne le fais pas pour l'argent. Je gagne beaucoup avec ce que je vends, mais ensuite j'achète ce que je veux à des prix incroyablement élevés. Le marché est si fou... En fait, de deux choses l'une. J'achète des gens très jeunes et, dans ce cas, je fais ce que je veux. Ou, si c'est quelqu'un que je n'ai pas trouvé le premier – ce qui arrive le plus souvent, car je ne voyage pas – je dresse la liste de mes pièces favorites de l'artiste et j'essaie de les avoir. Dans ce cas, c'est au prix du marché – ça m'est égal. L'important, c'est d'avoir les pièces qui feront la meilleure exposition. Donc, en ce sens, il vaut mieux ne pas penser à l'argent. »

En pariant sur la photographie en 2001, sur le retour en force de la peinture en 2005, en ouvrant en 2008 ses nouveaux locaux de 65 000 m² dans le plus chic quartier de Londres avec une exposition consacrée aux artistes chinois – coût de l'opération : 20 millions de livres –, Charles Saatchi ne serait mû que par le goût de l'aventure ? On croirait plutôt qu'il observe très finement la situation et anticipe les tendances, à moins que sa réputation ne lui permette désormais de les créer.

Il dispose pour cela d'un instrument unique : en 2006, il a créé un site Internet où tout artiste peut montrer ses travaux. Ils sont à l'heure actuelle 140 000 hébergés par Saatchi Online. Plus besoin pour le tycoon de l'art actuel de voyager. Il lui suffit de consulter son propre site.

Et le communiqué annonçant la donation de finir sur cette précision : « Charles Saatchi continuera à posséder à titre privé plusieurs centaines d'œuvres, qui seront transmises à la famille à sa mort, bien que d'autres œuvres puissent s'ajouter à la donation tant qu'il reste à la tête de la Saatchi Gallery. » Tout change et rien ne change ?

Philippe Dagen

En concurrence frontale avec la Tate Modern

Londres
Correspondante

Il y a quelques semaines, la Tate Modern a fêté ses 10 ans d'existence. Aujourd'hui, c'est un cadeau empoisonné que lui offre le collectionneur privé Charles Saatchi. Certes, le musée londonien voué à l'art contemporain pourra emprunter l'une ou l'autre des 200 œuvres d'une valeur de 25 millions de livres (30 millions d'euros) que l'ancien publicitaire de Margaret Thatcher a décidé de léguer à l'Etat.

Et en ces temps d'austérité budgétaire, c'est une bonne nouvelle. Mais la générosité de Charles Saatchi est à double tranchant. Car elle crée un concurrent frontal à l'institution du bord de la Tamise.

D'ailleurs, Charles Saatchi, 67 ans, ne s'en cache pas. Quand il

prendra sa retraite, il souhaite que la galerie qui abrite et expose sa collection – située aujourd'hui à Chelsea, à quelques mètres de Sloane Square – soit rebaptisée Museum of Contemporary Art, London (MOCA London ou Musée d'art contemporain, Londres). Et qu'elle reste gratuite.

Il n'en coûtera rien au contribuable, affirme son entourage. Les recettes de la Saatchi Gallery – restaurant, boutique, événements, sponsors – permettront de financer la location de l'espace de 6 500 m², le salaire des cinquante salariés ainsi que les frais de stockage et de restauration des œuvres ou encore les catalogues des prochaines expositions. Et le futur MOCA pourra vendre certaines des toiles dont il aura hérité pour financer de nouveaux achats.

Contrairement à la Tate, affir-

me Rebecca Wilson, directrice associée à la Saatchi Gallery, « nous sommes un musée vivant » qui doit acheter des œuvres « sans qu'elles aient auparavant reçu le visa des experts ». Avant d'ajouter : « Il n'est pas question de devenir une nouvelle Tate. Ils font déjà ça très bien. Nous ne voulons pas nous transformer en archives nationales. »

« Manque d'ambition »

Le ton est donné. Et n'a rien d'étonnant compte tenu des relations épidermiques qui unissent Charles Saatchi et Nicholas Serota, le directeur de la Tate, depuis plusieurs années. Même si les deux hommes affirment qu'ils s'estiment mutuellement, l'histoire est là pour les contredire. Le galeriste, qui s'est fait connaître pour avoir découvert au début des années 1990 les jeunes artistes britanni-

ques, dont Damien Hirst, juge son contemporain frileux et institutionnel.

Il ne rate jamais une occasion, les rares fois où il s'exprime publiquement, de pointer « le manque d'ambition » des curateurs de la Tate ou « la déception » que telle ou telle exposition lui a causée.

Et s'est fait un plaisir, en 2004, de raconter que Nicholas Serota venait de refuser, pour cause de manque de place, son offre de lui donner l'intégralité de sa collection, soit 4 500 pièces d'une valeur de 200 millions de livres.

A l'époque, Charles Saatchi était en guerre contre le propriétaire de la galerie qu'il occupait, à quelques centaines de mètres de la Tate, et cherchait un nouvel espace. Nicholas Serota, lui, affirme qu'il n'a jamais été question de donation, mais d'un prêt. ■
Virginie Malingre

PRÉPAS PREMIÈRES

Sciences Po. été
2-20 août

Initiation Prépa
26-31 juillet
23-28 août

www.isth.fr
01 42 24 10 72